

Il y a quelque temps, très tard dans la nuit, alors que je travaillais, j'aperçus sur la place Saint-Augustin parfaitement déserte, une petite voiture, semblable à celle que conduisent les invalides : un véhicule à trois roues, assez proche du fauteuil roulant, muni d'un volant qu'il fallait pousser, puis tirer pour mettre en mouvement la chaîne reliée aux roues arrière. Très lentement, comme dans un rêve, la voiture contourna le cercle de polygones brillants et remonta le boulevard Haussmann. Je m'approchai à l'intérieur se ratatinait une petite vieille emmitouflée; on ne voyait que son visage, rétréci, bruni, presque inhumain, et une main maigre, de même couleur, qui maniait le volant avec difficulté. J'avais déjà rencontré de tels êtres, mais seulement pendant la journée. Où allait-elle, cette ancêtre, que faisait-elle ici à cette heure de la nuit, qui pouvait l'attendre et où?

Je la regardais s'éloigner, étouffé par la pitié, par un sentiment d'irrévocabilité et une curiosité dévorante qui ressemblait à la sensation physique de la soif. Bien entendu, je n'appris rien sur elle. Mais la vision de ce fauteuil roulant qui s'éloignait, son grincement monotone, si net dans l'air immobile et froid, réveilla brusquement ce désir insatiable — qui, ces dernières années, ne me quittait jamais — d'appréhender si possible les destins étrangers. Ce désir se révélait toujours vain : je n'avais pas de temps à lui consacrer. Pourtant, le regret que me donnait la conscience de cette impossibilité marqua toute ma vie. Plus tard, en y réfléchissant, il m'apparut que cette curiosité était un phénomène inexplicable, que d'insurmontables obstacles — élevés par les circonstances matérielles et par les défauts de mon esprit, mais également par le fait que la conscience aiguë et sensuelle de ma propre existence avait toujours empêché toute perception un tant soit peu abstraite — la vouaient à l'échec. En outre, j'étais incapable de concevoir les passions et les pulsions que je n'éprouvais pas; par exemple, je devais faire un effort gigantesque pour ne pas considérer comme des imbéciles, indignes de compassion ou de pitié, ceux qu'une fièvre aveugle et irrésistible poussait à perdre leur argent au jeu ou dans l'alcool — pour la simple raison que, par un pur hasard, je ne supportais pas les boissons fortes et que les cartes m'ennuyaient. De la même façon, je ne comprenais pas les don juans, qui passent d'un lit à un autre leur vie durant, mais la cause, que j'occultai pendant très longtemps, en était différente. J'eus enfin le courage d'aller au bout de ma réflexion et réalisai alors que c'était de l'envie, sentiment d'autant plus étonnant qu'il m'avait, par ailleurs, toujours été inconnu. Dans d'autres situations une

modification imperceptible aurait suffi, peut-être, pour que les passions que je ne connaissais pas me devinssent familières, que je succombasse à leur action destructrice et que des individus qui en étaient exempts m'accablèrent de leur pitié. Le fait que je ne les éprouvais pas, n'était, peut-être, qu'une manifestation de mon instinct de conservation, plus fort que celui de ces gens qui perdaient leur misérable salaire aux courses et dans d'innombrables débits de boissons.

Le manque de temps — je vivais dans une misère profonde et les efforts pour me procurer de quoi manger absorbaient entièrement mon attention — nuisait à cette curiosité désintéressée envers ce qui m'entourait et que je tentais de saisir avec une insistance sauvage. Cet état m'avait en revanche procuré une richesse d'impressions fugaces, dont j'aurais été privé si mon existence s'était déroulée dans des conditions autres. Aucun jugement a priori ne s'interposait entre moi et ce que j'observais, j'essayais d'éviter les généralisations et les conclusions; cependant, lorsque j'y pense, et contre ma volonté, je constate que deux sentiments me dominaient : le mépris et la pitié. Aujourd'hui, en me rappelant cette triste expérience, j'incline à croire que j'avais tort, que ces sentiments étaient inappropriés. Mais pendant deux années ils persistèrent, tenaces, et maintenant ils sont tellement enracinés en moi que je ne peux rien contre eux, comme on ne peut rien contre la mort; je ne peux plus m'en défaire sans faire preuve de la même lâcheté que si je refusais d'avouer mon désir — certain, bien qu'incompréhensible et profondément enfoui — de tuer, mon mépris total envers la propriété d'autrui et ma disposition pour la trahison et la débauche. L'habitude d'analyser des événements qui ne s'étaient jamais produits — probablement par un simple enchaînement de hasards —, me convainquait de la réalité de ces potentialités, plus que si elles avaient effectivement eu lieu, et ces possibles m'attiraient plus que tout. Souvent, en rentrant de mon travail nocturne par les rues mortes de Paris, j'imaginai un meurtre, avec ses détails : ce qui le précédait, les conversations, les inflexions des voix, les expressions des yeux; les acteurs de ces dialogues imaginaires pouvaient être des gens que je connaissais à peine, des passants ayant pour une raison quelconque attiré mon attention, ou moi-même dans le rôle du meurtrier. Ces réflexions se terminaient en général par la même mi-conclusion — mi-sensation : un mélange de dépit et de regret à l'idée de posséder une expérience si accablante, si inutile, et d'être devenu, par un jeu absurde du hasard, chauffeur de taxi. Tout, ou presque tout ce qui est beau m'était inaccessible; je me trouvais seul, avec le besoin obstiné de ne pas me laisser submerger par la bassesse humaine, infinie et désolante,

que mon métier me condamnait à côtoyer. Elle était omniprésente, ne laissait presque pas de place au bien; aucune guerre civile ne peut s'égaliser, dans son abomination et son absence de valeurs positives, à cette vie, finalement paisible. Ceci s'expliquait, entre autres, par l'écart qui existe entre la population du Paris nocturne et du Paris diurne. La première se compose de catégories d'individus voués d'avance, par leur nature ou celle de leur métier, à la perte. A cela s'ajoute le fait que ces gens se comportent sans aucune retenue avec un chauffeur de taxi : qu'importe ce que pense cet homme, je ne le reverrai jamais, il ne pourra rien raconter sur moi. Ainsi, je voyais mes clients dans leur vérité, et non dans leur désir de paraître, et presque chaque fois ce contact les montrait sous un mauvais jour. Malgré mon objectivité, je ne pouvais m'empêcher de remarquer que la nuance qui les différençait était infime, que dans cette équation dégradante, une femme en robe de soirée habitant avenue Henri- Martin, ne se distinguait guère de sa sœur moins chanceuse qui, telle une sentinelle, arpentait le trottoir entre deux coins de rue; que les respectables messieurs de Passy ou d'Auteuil se lançaient dans le même marchandage humiliant sur le prix à payer qu'un ouvrier ivre de la rue de Bellevue; et qu'on ne peut faire confiance à personne, comme j'en avais eu mainte confirmation.

Au début de ma carrière, je me souviens qu'un jour je fus attiré par les lamentations d'une dame assez distinguée, âgée de trente-cinq ans environ, au visage bouffi; appuyée contre une borne du trottoir, elle me faisait des signes en gémissant. Quand je m'arrêtai, elle me demanda, d'une voix entrecoupée de sanglots, de l'emmener à l'hôpital : elle s'était cassé une jambe. Je la portai dans la voiture; arrivée à destination, elle refusa de payer et soutint à l'homme en blanc sorti pour nous accueillir que ma voiture l'avait renversée, et qu'en tombant elle s'était cassé la jambe. Non seulement je ne fus pas rétribué, mais je risquai d'être inculpé pour homicide involontaire. Heureusement, l'homme en blanc l'écoutait avec scepticisme, et je m'éclipsai rapidement. Par la suite, lorsque des gens penchés sur un corps étendu par terre me faisaient signe, j'appuyais sur l'accélérateur et passais sans m'arrêter. Un monsieur au costume impeccable, que j'avais conduit de l'hôtel Claridge à la gare de Lyon, me tendit cent francs; comme je n'avais pas de monnaie, il prétendit qu'il allait en faire, partit — et ne revint jamais; c'était un personnage respectable, aux cheveux blancs, il fumait un bon cigare et faisait penser à un directeur de banque — c'en était un peut-être.

Une fois, ayant chargé une cliente à deux heures du matin, j'avais allumé la lumière et aperçu sur le siège arrière un peigne orné de diamants, faux certainement, mais splendide à première vue. J'avais la flemme de descendre et décidai de le récupérer plus tard. A ce

moment, je fus hélé par une dame — cela se passait sur une des avenues près du Champ- de- Mars — drapée dans une sortie de bal en zibeline; elle se rendait avenue Foch. Après l'avoir déposée, je me souvins du peigne et me retournai. Il n'était plus là; la femme à la zibeline l'avait subtilisé comme l'aurait fait une bonne ou une prostituée.